

# Au son des cloches

Autor(en): **Gaudard, Francis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227261>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Au son des cloches

Enfants qui m'écoutez et qui depuis si longtemps ne croyez plus aux contes, parce que l'on vous a dit que vous étiez « trop grands pour ça » ; et vous, lecteur sage et mûri, qui voudriez bien y croire à nouveau parce que la vie n'est pas toujours drôle et que l'on a besoin, parfois, d'oublier son âge, je vous veux conter ce soir, tandis que les cloches sonnent et que le temps s'égrène, une histoire sans apprêt.

Il était une fois — oui, c'est un conte, mais ne souriez pas encore, vous verrez — un pauvre vieux bougre que la vie avait bien maltraité, et qui (peut-être parce qu'il était Vaudois) s'était bien laissé faire.

Je le vois encore, avec ses longs cheveux, sa barbe poivre et sel, et son sordide chapeau à bords plats — poivre et sel également, hélas !

Il avait une redingote couleur de rouille, et un pantalon dont aucun vocable ne saurait peindre la détresse. Mais ce qu'il avait de plus lamentable, vraiment, dans son costume, c'étaient ses pauvres vieilles bottines à élastiques dont les talons avaient fui sans laisser de vestiges et dont les semelles périmées buvaient l'eau froide des hivers.

Pauvre vieux bougre ! Il aimait bien, il aimait trop le vin blanc de chez nous. Et il se moquait du tiers comme du quart, ne possédant le tiers de rien ni le quart de quoi que ce fût.

Or, un soir qu'il avait bu plus que de coutume — ce n'était pas un soir quelconque, mais bien la veille de l'An — il aperçut, lui qui jamais n'apercevait rien, il aperçut dans la vitrine d'un épiciers, un bon vieillard à barbe blanche avec un sac sur l'épaule et des verges à la main. Et il se rappela qu'autrefois il avait connu ce vieillard.

— Eh ! mais... bredouilla-t-il, je ne me trompe pas... C'est... le père machin, ça... le Bon-Enfant. Comment ça va, Bon-Enfant ?

— Pas mal, fiston, et toi ? répondit le vieux (ou du moins il crut que le Bon-Enfant répondait cela, et même, il l'entendit ajouter) : Tu n'es pas dans ton état normal ce soir, mon garçon ; va te coucher, ça te fera du bien.

— Eh ! je voudrais bien. Mais ce « tadié » de père Blanc, le cordonnier, ne veut plus me laisser entrer dans ma chambre... parce que... parce que je lui dois le loyer.

— Va seulement, dit le Bon-Enfant, ça s'arrangera bien !

Le vieux bougre haussa les épaules et péniblement, il regagna sa mansarde.

Mais arrivé devant l'escalier, il se dit que peut-être il serait préférable de ne pas réveiller le père Blanc : et il enleva ses vieilles bottines.

Las ! Il faut croire qu'il n'avait vraiment plus sa tête à lui, le pauvre. Car, après avoir enlevé ses vieilles bottines, il les oublia sur une marche de l'escalier, comme un ivrogne qu'il était.

Mais le lendemain matin, il eut un coup au cœur en s'apercevant qu'il n'avait plus ses bottines. Il les chercha, naturellement. Et pour cela, il ouvrit la porte ; et les ayant trouvées, sagement alignées, il se traita de grosse bête pour les avoir laissées ainsi à la vue de tous et du père Blanc le tout premier.

— Mais comme il les prenait, il vit quelque chose qu'il n'avait pas remarqué tout d'abord, et ce quelque chose lui fit pousser un grand cri de joie.

Elles étaient ressemelées.

Vous souriez, lecteurs...

Vous voyez bien qu'il faut croire encore aux contes. Qui sait, peut-être l'an qui vient vous réserve-t-il d'en vivre un. S'il est beau, venez me le conter, voulez-vous ? On a souvent besoin d'un conte pour faire ces histoires toutes simples dont les humains s'amuse et dont les écrivains vivent.

Francis Gaudard.